

plus nombreuses, et complexes... à l'image des découvertes récentes de l'INRAP à Obernai, en Alsace. I. Lebedynsky exprime par ailleurs, à juste titre, de sérieuses réserves concernant la paléogénétique, alors qu'il semble en fin d'ouvrage (annexe 4) tenté par une toponymie française fort piègeuse. L'archéologue prêtera sans doute tout particulièrement attention aux réflexions livrées dans le chapitre 14, réflexions sur l'identification des « vestiges concrets de la présence, dans l'Occident romain, des groupes sarmato-alains ». I. Lebedynsky souligne dans ce chapitre que « les élites guerrières sarmato-alaines, hunniques et germaniques se sont mutuellement emprunté beaucoup de traditions et ont élaboré une sorte de culture aristocratique commune ». Un appel à la prudence ! La tentation est grande pour attribuer les tombes avec des individus au crâne déformé, telles celles de Strasbourg *Weistorturm* ou d'Obernai (Bas-Rhin), à des Sarmato-Alains, mais d'aucuns parlent de Burgondes, ou encore de Wisigoths. Par ailleurs le matériel archéologique de tombes comme la n° 4607 de Krefeld-Gellep (Rhénanie-Westphalie), ou encore de Reims *Fosse Jean-Fat* (Marne) ou de Troyes *Quartier Saint-Jacques* (Aube) avec leurs (petits) « miroirs », parfois ornés des typiques *tamgas*, ou leurs fibules ansées, aux affinités évidentes avec du matériel trouvé en Ukraine, ne laissent aucun doute quant à la présence de Sarmates, ou d'Alains, avec leur famille, dans certaines parties de l'Europe. La *Notitia dignitatum* ne laisse, bien évidemment, aucun doute quant à leur présence dans les Îles britanniques, entre autres autour de *Bremennacum* (Ribchester, Lancashire), qui a livré des stèles émanant d'un *numerus* de cavalerie sarmate. La mobilité des Sarmates, la structure très lâche de leur société, mais surtout la rareté des pièces qui peuvent leur être attribuées, ne permettent de toute façon pas de préciser l'origine géographique de leurs porteurs, alors que l'on sait que les *Gentiles* sarmates de Gaule et d'Italie étaient probablement danubiens. Nous ne pouvons que conseiller à ceux qui cherchent un ouvrage sur les Sarmates d'acquiescer celui d'I. Lebedynsky, qui ne se laisse que très rarement tenter par autre chose que ce qui est raisonnable et vérifiable, comme à propos de la lecture « sarmate » des légendes arthuriennes. À ce propos, entre le *King Arthur* d'Antoine Fuqua de 2004, dérivé à son tour des écrits de C. Scott Littleton, ou le *Kaamelot* d'Alexandre Astier des années 2005-2009, notre choix est fait en faveur du dernier. Les « cuillères », toutefois, comme le savent nos étudiants, renvoient aux Burgondes ...

Eugène WARMENBOL

Pascal DARCQUE, Roland ÉTIENNE & Anne-Marie GUIMIER-SORBETS (Ed.), *PROASTEION. Recherches sur le périurbain dans le monde grec*. Paris, De Boccard, 2013. 1 vol. 265 p., nombr. ill., cartes, plans. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ARCHÉOLOGIE ET DE L'ETHNOLOGIE, RENÉ-GINOUVÈS, 17). Prix : 36 €. ISBN 978-2-7018-0351-7.

Cet ouvrage est issu d'une série de rencontres sur le thème du périurbain organisées de 2006 à 2009 par l'UMR 7041 du CNRS, Archéologies et Sciences de l'Antiquité (ArScAn). Pour la publication, le sujet a été volontairement limité au monde grec, un resserrement d'autant plus louable que l'étude du périurbain en Grèce accuse un retard certain par rapport à ce qui a déjà été réalisé dans le domaine romain. La structure du livre reprend cependant celle des rencontres, avec une division en

quatre parties : « polymorphisme des implantations périurbaines », « périurbain et sanctuaires », « périurbain et artisanat » et « périurbain et nécropoles ». Outre une introduction de Roland Étienne, les onze contributions sont réparties selon ces différents thèmes ; toutes sont en français à l'exception de celle de M. Ch. Monaco, en italien. R. Étienne commence par présenter différents aspects de la notion de *proasteion* en grec ancien, de la plus ancienne attestation du mot, chez Archiloque, à la description de Daphné, faubourg d'Antioche, par Libanios, au IV^e siècle ap. J.-C. Il dresse également un inventaire des divinités dites « devant la ville » et explique leur emplacement par leur fonction de protection de la ville. Il souligne par ailleurs deux éléments qui déterminent le *proasteion* dès ses origines : la présence d'un sanctuaire et de murailles. Quelques idées reçues se voient déjà ainsi battues en brèche, notamment celle selon laquelle les faubourgs seraient le résultat d'un simple « débordement » démographique de la ville à l'extérieur de ses murs. Or, comme le rappellent Katerina Chryssanthaki-Nagle et Madeleine Jost, les sanctuaires périurbains préexistaient souvent à l'enceinte de la ville voisine (à Dion, p. 131-132 ; à Mantinée, p. 139 ; à Tégée, p. 140-141). R. Étienne définit donc le *proasteion* comme une « zone de la *chôra* proche regroupée autour d'un sanctuaire » (p. 24). Pour autant, les sanctuaires seuls ne définissaient pas les *proasteia*. C'est ce que montrent les contributions de M. Ch. Monaco, Fr. Salviat et J. des Courtils, respectivement pour Athènes, Amphipolis et Xanthos. À Athènes, les faubourgs étaient ainsi caractérisés, entre autres, par les grands gymnases, qu'on ne trouvait pas à l'intérieur des murs (p. 54). Les nécropoles, situées habituellement en dehors des enceintes en Grèce, contribuaient aussi à donner un caractère propre aux faubourgs, qui n'étaient pas une simple reproduction de la vie « urbaine ». À Xanthos, les installations périurbaines étaient diverses, avec des fortifications militaires, des petits groupes d'habitations ou des piliers funéraires. Les limites des faubourgs sont rarement immuables : le mur de Thémistocle à Athènes et celui de la fin du V^e s à Amphipolis ont englobé des régions qui faisaient partie, jusqu'alors, du *proasteion*. Yvette Morizot, K. Chryssanthaki-Nagle et M. Jost abordent la question de l'identité et du rôle des divinités dont les sanctuaires sont périurbains. Une localisation *extra muros* convenait bien à Artémis, divinité « des marges », en particulier lorsqu'elle jouait un rôle d'asile et que son culte dépassait le cadre local (p. 116). Il arrive d'ailleurs qu'un sanctuaire périurbain soit aussi « le plus important pour la définition de la cité » (p. 143) ; c'est le cas d'Athéna Aléa près de Tégée et de Poséidon Hippios à Mantinée, deux sanctuaires gardés volontairement à l'extérieur des murs, sans doute pour affirmer les liens avec la *chôra* aussi bien qu'avec la ville, dont la proximité « facilitait les manifestations quotidiennes de la piété » (p. 150). L'artisanat est encore un autre visage des faubourgs qui, bien qu'étudié à part entière seulement depuis peu (p. 157) soulève une série de questions, au premier rang desquelles celle des nuisances, préoccupation commune à Marie-Christine Hellmann, G.M. Sanidas, P. Dupont et Arianna Esposito. À ce sujet, leurs contributions viennent nuancer un autre préjugé bien ancré selon lequel les activités polluantes étaient systématiquement rejetées en périphérie des villes. C'est qu'entre les régulations, pourtant anciennes, et la réalité, il y avait souvent une différence de taille. Qui plus est, souligne G.M. Sanidas, aucune loi qui nous est parvenue n'interdit spécifiquement une activité dans l'enceinte d'une ville. Les raisons de cet éloignement sont donc probablement moins liées à la pollution qu'à la

recherche d'espace (comme pour les gymnases), d'emplacements stratégiques pour la vente (à proximité des grands axes ou des nécropoles) ou d'accès aux matières premières. De fait, ce sont essentiellement les potiers qui migrent vers la périphérie, un mouvement surtout observé à partir de l'époque hellénistique. Enfin Maia Pomadère évoque les zones funéraires de manière diachronique entre le début du Bronze Récent et le Premier Âge du Fer. Elle met en garde contre la pertinence de l'utilisation de termes comme *intra muros* ou *extra muros* pour ces périodes. Cependant la même question peut être posée pour des périodes plus récentes : « périurbain » n'est pas synonyme de *intra muros*, par exemple. On pourra regretter l'absence de mise au point à propos de ces termes français, dont l'usage est souvent sujet à interprétation. Comme la plupart des autres contributeurs de ce volume, M. Pomadère insiste sur l'aspect précoce de ses recherches et sur la nécessité de fouiller et publier davantage. En attendant une synthèse, le monde hellénique bénéficie désormais, pour ce thème particulier, d'une publication spécifique. Celle-ci constitue une invitation à poursuivre la recherche et à prendre davantage en compte ces limites « fragiles et changeantes » entre urbain et périurbain.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Eric CSAPO, Hans Rupprecht GOETTE, J. Richard GREEN & Peter WILSON (Ed.), *Greek Theatre in the Fourth Century B.C.* Berlin-Boston, De Gruyter, 2014. 1 vol., XII-578 p., 168 fig., 16 pl. coul. Prix : 139,95 €. ISBN 978-3-11-033756-3.

Le théâtre grec du IV^e siècle a longtemps été négligé : ses contemporains le jugeaient déjà à l'aune des trois grands poètes tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide, les écrits d'Aristophane et d'Aristote, mais aussi le petit nombre de pièces entièrement conservées (une seule tragédie pour le IV^e siècle) étant ensuite tenus pour preuve d'un déclin généralisé. En réalité, les documents archéologiques, architecturaux et épigraphiques contredisent de manière unanime ce stéréotype. C'est ce dont témoigne cet ouvrage, issu d'un colloque organisé en juillet 2011 à l'Université de Sydney. Il est divisé en quatre sections : « Theatre Sites », « Tragedy and Comedy », « Performance outside Athens » et « Finance and Records in Athens ». Suivent 16 planches en couleurs qui complètent utilement les images en noir et blanc rencontrées dans le corps du texte, la bibliographie et trois index (musées, lieux et index général). Toutes les contributions sont en anglais. La première section aborde des questions d'architecture et de paysage. Christina Papastamati-von Moock révisé certaines datations liées au théâtre de Dionysos Eleuthereus, à la faveur de nouvelles tranchées qui ont permis de découvrir les traces de deux structures en bois (des portes et une machine de levage). Hans Rupprecht Goette, quant à lui, fait le bilan, d'un point de vue archéologique, sur les Dionysies « rurales » en Attique, et propose un catalogue fort utile pour la recherche ultérieure dans ce domaine. Il souligne que l'absence de théâtre en pierre dans un dème n'empêche pas que celui-ci ait organisé des spectacles. Le nombre de théâtres en dur au V^e siècle ne reflète d'ailleurs pas la production artistique de l'époque, selon Jean-Charles Moretti. Celui-ci étudie les évolutions architecturales du théâtre au IV^e siècle et distingue trois grands berceaux de changements : Athènes, le Péloponnèse (en particulier l'Argolide) et la Macédoine. L'art dramatique lui-même est l'objet de la deuxième section. Si, au IV^e siècle, on rejoue beaucoup les